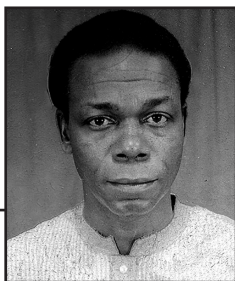


Le Mampolo

(mode de réception chez les Kôngo)

Patrice Joseph Lhoni
Alias Joseph Loukou



La supériorité de l'homme sur l'animal ne réside pas seulement dans la raison et... le rire, elle provient aussi et surtout de ce que l'homme sait exprimer, sa pensée par la parole.

Autant de pays, nations, peuplades ou tribus, autant il existe des langages différents, soit par les mots qui désignent bien les mêmes objets, mais s'écrivent ou se prononcent différemment, soit par l'arrangement de mots dans leur ordre habituel (sujet, verbe, complément...), soit par l'abondance d'inversions, par la richesse de comparaisons (le style plus ou moins *imagé*), soit par la foule nombreuse de proverbes ou paraboles...

Alors que le Germain fait tirer son exposé en longueur, le Latin dédaigne toute superfluité, l'Oriental recherche la parabole, le *Muntu* recourt au proverbe.

Tous les hommes parlent.

Mais tous n'excellent pas de la même façon dans le domaine de l'expression. Quand il faut haranguer les foules, quand il faut écrire des livres, très peu ont reçu du ciel ce don, ce talent de la parole qu'on nomme *éloquence*, grâce à quoi l'on charme et captive.

Ainsi la Grèce antique doit la réputation de la pureté de sa langue aux orateurs et écrivains doués d'éloquence, comme Homère, Socrate, Aristote, Platon, Démosthène... Rome à Horace, Cicéron, Tite-Live, Ovide... Le XVII^e siècle français a marqué le triomphe de la langue française, grâce à la plume féconde et à la langue déliée de Corneille, Racine, Descartes, Malherbe, Bossuet, Boileau...

Pour le *Muntu* les occasions ne manquent pas de faire valoir son art oratoire. Et il excelle d'autant mieux dans cet art que depuis des millénaires, il s'est toujours exprimé de vive voix. Une de ces occasions lui est offerte chaque fois, qu'il reçoit chez lui un visiteur de marque. C'est là, au cours de l'entretien, qu'il déploie tout son génie.

Si chaque langue possède son idiome propre, le parler *bantu* est caractérisé par l'emploi excessif du proverbe, *cette espèce de sentence qui exprime en peu de mots, et en général sous une forme allégorique, une vérité d'un grand sens, cette forme aussi vieille que le monde et qu'on appelle la sagesse des peuples.*

Quand un *Muntu* parle, son langage est, en effet, émaillé ou festonné d'expressions proverbiales.

Nous voici sous un baobab ou sous un manguier ombreux, assis sur une natte ou à même le sol, au milieu de l'âcre odeur de tabac.

Pour tout cadre, la brousse, à quelques pas, qui nous entoure... Il fait chaud. Les animaux domestiques accablés de chaleur ruminent à l'ombre, éparpillés par petits groupes de deux ou trois... Seuls le crissement de la cigale ou le ramage de l'oiseau gendarme appelé aussi tisserin viennent rompre le silence par une note monotone...

À l'entrée du village, une silhouette se dessine. *Ecce homo!* C'est Massamba, *l'homme* que l'on attendait. Il vient pour une visite de courtoisie. Une deuxième silhouette suit celle de Massamba, mais se glisse aussitôt derrière une case, pour y dissimuler... (oui, vous avez deviné juste!) une calebasse ventrue, le goulot tordu, et qui chante et qui mousse, *ayaya!*

L'on ne se lève pas contrairement à l'Européen qui court au-devant de son visiteur qu'aussitôt il *inonde de bonjours — comment allez-vous — asseyez-vous —*

quel bon vent... Le plus jeune seul a bougé pour faire place à Massamba. L'on poursuit la conversation en cours, tout comme si Massamba n'était pas encore là.

— *Mbot...* !

— *Tais-toi ! Et tu ferais mieux d'aller te moucher ! ...*

L'enfant ne comprend rien ; il se tait vite et sourit presque instinctivement. (*As-tu compris, ami lecteur ?*)
— *Non ?... Eh bien ! Tu ne sais rien de l'Afrique !*

Il est de coutume, chez nous, de laisser... *souffler* quelques instants le visiteur. Ce n'est qu'au bout de trois à cinq minutes après son arrivée qu'on le salue. C'est comme ça et... tout le monde y tient. Vous n'êtes qu'un malavisé si vous ne respectez pas la règle.

Mais, à circonstance exceptionnelle, salutation exceptionnelle. C'est ainsi qu'abandonnant la formule banale de *Mboté* (bonjour), on adopte celle plus solennelle qui consiste à s'adresser directement à la personne en

la nommant. Puisqu'ici, le visiteur a nom, Massamba, on lui dit, au lieu de bonjour :

— *Massamba !*

Et lui de répondre :

— *Oun !* (Salut !) Si, au contraire, le visiteur est gendre de la famille qui le reçoit, l'on se gardera de le nommer, mais on dira : *N'Kuezi !* c'est-à-dire, gendre, à quoi le visiteur répondra :

— *N'Gheta !* (Gendre !)

Cérémonial quasi sacré auquel il ne faut pas faillir. C'est la clé qu'il faut introduire dans la serrure, et elle seule vous ouvrira la porte. Après quoi seulement l'on parlera d'autre chose...

Pas de dialogue du tac au tac, du genre classique :

— *Comment vas-tu ?*

— *Pas mal, Dieu merci.*
Et toi ? ...

À chacun des interlocuteurs est laissé la liberté de développer délibérément et *in extenso* ses *tirades* à la fin desquelles seulement répondra l'autre. Interrompre

son interlocuteur n'est pas seulement taxé d'impolitesse, mais aussi, de contraire, aux normes des bienséances *ban-tu*.

Résumons-nous : le visiteur est arrivé chez vous. Vous l'avez laissé deux ou trois minutes *souffler*, sans paraître vous occuper de lui. Vous avez continué à parler ou à terminer un petit travail que vous étiez en train de faire, ou bien, si vous fumez la pipe, vous vous êtes accordé quelques bouffées... Puis, rompant soudain votre fausse indifférence, vous l'avez salué : *Massamba* !

Bien, c'est comme il se doit ! vous pouvez vous frotter les mains ou vous gonfler la poitrine : vous êtes un vrai *muntu* !

Mais, ce n'est pas tout ; votre succès n'est encore que partiel, car vous n'en êtes qu'à l'exorde ; le plus délicat pour vous reste à faire ou vous devez faire preuve de vos qualités de conteur, de palabreur ou d'orateur...

Vous avez levé le rideau,

vous avez tourné la page du prologue ; vous nous avez ainsi mis devant la scène ; nous voici donc dans le corps du sujet : qu'est-ce que c'est ?

— Le *Mampolo* !

C'est un mode de réception chez les Kôngo.

Lorsqu'on a été absent quelques mois, une ou plusieurs années, ou qu'on vient, pour la première fois, rendre visite à des amis, parents ou beaux-parents, on est reçu de façon spéciale.

Après les salutations d'usage, qui ne se font généralement que dans les trois ou cinq minutes qui suivent votre arrivée, avons-nous déjà dit, celui qui vous reçoit prend le premier la parole, pour vous mettre au courant des événements survenus dans le village, à partir d'un *moment-date* laissé à sa propre initiative. C'est cet exposé à la fois historique et banal, embrassant tous les sujets importants aussi bien qu'insignifiants, qu'on appelle *mampolo*.

Mais le *mampolo* n'est

jamais débité, *ex-abruto*. Aussi, avant de relater les événements, celui qui doit le *dire* observe-t-il sagement l'exorde rituel suivant : (précisons de suite que Massamba est reçu par Sita, que c'est Sita, qui le premier, prend la parole),

— *Massamba !*

— *Oun ! (j'écoute !)*

— *Sita, de la famille Kimbêmbé¹, fils de Kâhoun-ga² du côté de mon père, fils de Kimbanda³ du côté de ma mère...*

— *Massamba !*

— *Oun ! (c'est cela !)*

L'exposé, après seulement cette noble présentation, s'ouvre, en suivant son train oratoire. Mais laissons toujours la parole à Sita :

— *Mia môna mbuâ mia sukîna ku ntîma. (À qui les animaux font-ils part de leurs misères, eux qui n'ont pas reçu le don de la parole ?). Nous, les hommes, ne comprendrons jamais rien aux caprices du temps. Au temps où vivaient*

nos ancêtres, avons-nous appris, la vie était douce. Je n'ai pas dit que la maladie et sa sœur (la mort) étaient inconnues. Non. Mais à partir du moment où les commandants et leurs miliciens se sont arrogé des droits sur nous, hihihî ! La face du monde a changé, et le prestige de nos chefs traditionnels n'est plus qu'une illusion. Maintenant, nous nous demandons si, le matin, en nous levant avec le soleil, le jour qui commence à luire ne nous apportera pas quelque désagréable surprise. Que dis-je ? Heureux sommes-nous si les miliciens nous tombent dessus, le jour ! Car infiniment plus nombreux sont les cas où ils nous surprennent en pleine nuit, juste au moment où le lourd sommeil vous transporte au pays des rêves, dorés et vous rend inconscient de vous-même et du monde extérieur... Ua môna pâdi dia, mundele massêko. (Mange le matin dès que tu es levé : ta vie est entre les mains du blanc !).

1 — *Nom totem*, des familles kôngo

2 — *Ibid.*

3 — *Ibid.*

Oui, il y a quelque temps, des chéchias rouges se sont payées, une promenade nocturne dans le village qui a l'honneur de te recevoir aujourd'hui. Tout le monde en garde encore un souvenir frais. Les coqs, les poules, les cabris, les moutons et les chiens pourraient t'en dire un mot si Mpûngu (Dieu) leur avait octroyé, comme aux hommes, le don de la parole. Mais ces tristes jours sont passés. À quoi bon y revenir?... Il est arrivé assez souvent que des pluies tombent successivement. Eh bien ! dans la vie des hommes, il n'en va pas parfois autrement. Car, après les miliciens nous allions dire : après la pluie, le beau temps ! Que nenni ! Nous revenions de notre mécontentement quand, comme une goutte de pluie qui vous surprend au champ, la mort est venue frapper la vieille Zala. Nous avons pleuré à... chaudes larmes, comme il est convenu de le dire ; mais combien il est malaisé de sortir des larmes à l'annonce d'une si fâcheuse nouvelle que vos oreilles captent au moment où elles s'y attendent le moins ! Le sentiment l'a cependant, emporté, sur tout, et nous avons pleuré. Le village a porté le deuil pendant un lumingu (une semaine). Mais dûtes-vous promettre de ne plus manger, de ne plus boire, ne plus chanter, ne plus rire, voire de ne plus parler... à la suite d'une catastrophe aussi terrifiante que la mort qui s'abat impitoyablement sur votre famille, il n'y a rien à faire ! Vous revenez bien sur vos décisions quand la terre a caché dans son sein l'être chéri que vous pleurez. À ce propos mon père disait que la mort était aussi vieille que le monde et que l'homme est stupide, qui se laisse abattre pour jamais. Nous nous sommes donc consolés et avons repris nos occupations habituelles... Nzâmbi ka mpûtu'âko (Dieu n'est pas pauvre). Au cours de notre dernière chasse, nous avons abattu un buffle. Et les rires, les chants, les tam-tams sont revenus... Mais les enfants toussent beaucoup ces derniers jours ; les femmes de-

viennent de moins en moins dévouées ; le sommeil se peuple de cauchemars... Ka tu tonda Nzâmbi ko (remercions Dieu). Car, il y a quelques instants, le sang de mon pied droit a tressailli ; Mbîngu, le petit chien a aboyé ; des poules qui s'ébrouaient en prenant leur bain de sable ont caqueté. Nos regards se sont portés du côté d'où nous sont parvenus ces cris, et... nous t'avons vu venir... M'nuâ ka kekâma, mandâka ma uîdi (je me tais parce que je n'ai plus rien d'autre à dire)... Massamba !

— *Oun !* (je t'ai entendu, merci !)

— *Sita, de la famille Kimbêmbé, fils de Kâhoun-ga du côté de mon père, fils de Kimbanda du côté de ma mère...*

Tout *mampolo* se termine, comme vous venez de le constater, en faisant allusion à l'arrivée du visiteur. De plus, et vous l'avez aussi remarqué, avant de passer la

parole au visiteur, Sita s'est de nouveau présenté, comme au début, à Massamba. Celui-ci répond encore par un *oun* de remerciement, puis c'est à son tour de dire, le *mampolo*, mais en respectant toujours l'exorde habituel :

— *Sita !*

— *Oun !* (je suis tout oreilles !)

— *Massamba, de la famille Kinsembo⁴, fils de Bisi Kouimba⁵, de par mon père, fils de Bisi-Mpanzou⁶, de par ma mère...*

— *Oun !*

À son tour donc, Massamba prend la parole. Il brosse mille et mille tableaux de la vie de son village, les colorant d'images les plus suggestives. Il s'évertue à établir un parallèle entre les deux villages, celui de Sita et le sien. À faire ressortir, qu'à parler vrai ni l'un ni l'autre n'était mieux partagé, quant aux caprices du temps, aux événements qui bouleversent leur

4 – *Nom totem*, des familles kôngo

5 – Ibid.

6 – Ibid.

pays depuis que l'européen s'y est installé, que si les *mbulu-mbulu* (milicien) ont laissé de bien tristes et fâcheux souvenirs dans les mémoires, combien plus bénéfique, en contrepartie, nous a été la présence européenne chez nous : ces routes, ces écoles ces hôpitaux... mais est-ce que je serais seulement capable d'énumérer le dixième de tous les avantages matériels ou moraux dont nous jouissons grâce aux blancs ? Bien sûr que les blancs ne sont pas des saints ; je veux dire que pour la plupart d'entre eux, il eût été souhaitable qu'ils ne vinsent pas... Mais Massamba ne va pas s'éterniser sur un seul et même sujet. Aussi, en une habile pirouette, il revient à des thèmes beaucoup plus familiers touchant directement la vie de son village. Il dit que la petite fouine continue à toujours rôder autour des poulaillers et à y semer le plus grand désordre et la plus terrifiante des paniques... Il dit aussi que les chiques connaissent une époque de re-

crudescence ; que les chaleurs deviennent un tantinet plus fortes que de coutume ; que trop souvent maintenant, il arrive qu'on n'ait pas de quoi *taire* la faim ; que les palmiers se font de moins en moins généreux au point qu'on pourrait être tenté de croire qu'ils sont devenus secs ; que... ; que... ; que... etc....

Tout le monde est tous yeux et toutes oreilles. On loue le génie de Massamba qui sait dire *dire* le *mampolo*. Bientôt, l'admiration éclate et est sans bornes quand Massamba termine son *mampolo* par un de ces proverbes expressifs et que peu de cerveaux possèdent :

Mambâ dzobôkoto, muntu dieti mo (l'eau ne clapote que si elle est agitée). Bien sûr, les Occidentaux traduiraient son proverbe, mais avec une image lointaine : *Point de fumée sans feu !* Personne de tous ceux qui ont suivi le *mampolo* de Massamba ne pourrait cependant se frapper la poitrine ou prétendre avoir bien compris. À

ce proverbe on rapprocherait celui-ci, non moins expressif : *Hussu ka yé ko, ntombô-kolo nsinga* ! Tout le monde le comprend. Cela signifie que la visite de Massamba n'est pas sans but. D'accord, mais quel but, précisément ? Sa visite pourrait avoir mille buts, par exemple : demande de secours pécuniaire, une dette restée impayée entre Sita et lui... que savons-nous ? Mais, laissons Sita, aidé par son intelligence, s'entendre avec Massamba. Pour nous, seul le *mampolo* nous a préoccupés ; gardons-nous par conséquent d'aller au-delà des choses.

Ah !... Mais sapristi ! qu'est-ce que c'est que le compagnon de Massamba ait donc dissimulé derrière la case ?... Voyons, lecteur, l'avez-vous déjà oublié ? Vous manquez tout simplement d'esprit de suite ! Quant à l'autre, pas si bête. Car, dès que Massamba a terminé son *mampolo*, Ndala (c'est lui le compagnon de Massamba) a pensé que le moment était

justement venu de songer à la calebasse ventrue, au col tordu, et qui chante et qui mousse, en répandant une odeur... *sui generis*, croyez-moi, mes amis ! Ces moments psychologiques sont attendus avec une impatience fébrile. Au point qu'on trouve le *mampolo* un tout petit peu trop long ! Mais ce cap franchi, la calebasse placée au milieu du cercle (on s'assied à même le sol et de manière à former un cercle), les narines se dilatent (je ne mens pas !) les bouches remuent, vous entendez avaler la salive.

La calebasse est donc là qui bave. Les formalités *protocolaire* du *mampolo* ayant été remplies, l'on peut maintenant seulement, passer au mobile de la visite....

Disons un mot, en guise de conclusion, à l'intention des profanes qui apprécieraient mal l'importance de la place que tient le *mampolo* dans la vie des *Kôngo*. Nous avons dit que le *mampolo* fait l'exposé des événements grands ou petits survenus

dans le village. À cet égard, il a donc pour but d'informer le visiteur sur les faits qu'il lui est utile de connaître pour avoir une idée exacte du climat du village qui le reçoit. Ainsi, le visiteur instruit saura à quoi s'en tenir. Car rien que par la manière déjà dont il aura été reçu (coups de fusil, grand repas, beaucoup de vin de palme, danses et chants...) sera fonction de l'état d'esprit du village. Enfin et pour tout dire, à une époque où la presse était ou est encore inexistante, et pour des hommes illettrés (et les choses sont telles aujourd'hui encore) l'importance du *mampolo* est capitale et indéniable, parce qu'il constitue bien une sorte de *journal parlé*. Qui, à cet effet, fermerait l'oreille ou voudrait passer pour indifférent aux nouvelles de ceux auxquels les circonstances nous tiennent liés ? □